

Douin de Lavesne

# Trubert

Un fabliau de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle

*Nouvelle traduction, présentation et notes de  
Bertrand Rouziès-Léonardi*

Éditions Lurlure  
7 rue des Courts Carreaux  
14000 Caen

Image de page de garde d'après une fantaisie des marges  
des *Miracles de la Vierge* de Gautier de Coincy,  
Besançon, Bibliothèque municipale,  
manuscrit 551, fol. 17, XIII<sup>e</sup> siècle

Capitales historiées (planches I à IV), Paris, BnF,  
manuscrit français 2188, fol. 1, 3, 4, 5 et 14

© Éditions Lurlure, 2019  
ISBN 979-10-95997-22-1

*À ma liesse, qui se reconnaîtra*



## PRÉSENTATION

« Le fol n'a Dieu. »

Noël du Fail

*Étrange objet littéraire que celui qui vous est proposé ici. Il n'est pas si facile que cela de le rattacher à un genre. On ne le range dans le tiroir des fabliaux que par commodité. L'auteur lui-même, avec une feinte naïveté, s'amuse des disputes à venir à ce sujet : il doit bien s'agir d'un fabliau puisqu'on y trouve des fables (vers 1-4). A-t-on jamais vu, cependant, un fabliau d'une telle ampleur, d'une telle ambition ?*

*Celui-ci lorgne impudemment vers le roman, mais sa convoitise s'arrête à ses portes. Un reste de principes, peut-être... Un roman de Chrétien de Troyes, Yvain ou le Chevalier au lion par exemple, avoisine les sept mille vers. Douin de Lavesne est moitié moins disert. Cela dit, il connaît parfaitement les codes et la langue du roman de son temps comme du roman antique : alternance de séquences purement narratives et de dialogues enlevés qui vont du registre familier au registre soutenu, élasticité temporelle, intensification de l'action, invraisemblances calculées, listes descrip-*

*tives, personnages archétypiques qui couvrent tout le spectre social ou presque, géographie bipolaire (la forêt / le château), mal référencée (quelque part dans le comté de Bourgogne, du côté de Pontarlier), mais dont la charge symbolique saute aux yeux.*

*Les rares commentateurs à s'être penchés sur Trubert pointent de multiples emprunts<sup>1</sup> dont la conjointure (l'agencement) est non seulement originale mais aussi proprement ficelée<sup>2</sup>. Douin maîtrise son affaire.*

*Il apparaît assez vite que cette maîtrise est mise au service d'une intention parodique. Spontanément, nous croyons voir dans le Perceval de Chrétien de Troyes la cible qu'elle vise. Le héros, Trubert, nous est présenté comme un nice paradoxal, un niais habile en tout à travers qui plusieurs vérités bien senties sur la société médiévale du temps de Philippe le Bel se font voie jusqu'à nous. À l'instar de Perceval, Trubert est élevé par sa mère, une veuve qui vit retirée du monde, au cœur ténébreux d'une vaste forêt. Le garçon manifeste précocement un grand appétit sexuel, une autre caractéristique qu'il partage avec le jeune Perceval. Sa bravoure, qui confine souvent à l'inconscience, s'estime bien ré-*

1. Voir par exemple les rappels que fait Sonia Maura Barilari dans «Une reine pour Goliás. Une parodie de la royauté dans *Trubert* de Douin de Lavesne», *Reines et princesses au Moyen Âge*, actes du V<sup>e</sup> colloque international de Montpellier-Université Paul Valéry (24-27 novembre 1999), éd. Marcel Fauré, Montpellier, 2001, t. 2, p. 647-658.

2. Ce qui fait dire à Corinne Füg-Pierreville dans «Le déguisement dans *Trubert* : l'identité en question» (*Le Moyen Âge* 2/2008, tome CXIV, p. 315-334) que ce fabliau serait peut-être bien un court roman travesti.

*compensée si elle finit sa carrière dans le lit d'une pucelle. Trubert fréquente assidûment la cour mais se croit dispensé d'être courtois. C'est un jeune homme pressé, tellement pressé qu'en quelques semaines, il passe par plusieurs conditions et se hisse, lui, le marginal, à la dignité la plus haute, porté, il est vrai, par l'inaptitude des puissants à déchirer le voile de ses impostures. Ce qui l'aimante, c'est une manière de graal négatif, un but mystérieux, sans forme prédéfinie, une quête haineuse autant qu'absurde pour laquelle il mobilise toutes les ressources de son imagination.*

*Trubert est fou, sans doute, mais le non-sens, chez lui, n'est pas l'ennemi du calcul. Ce qui le guide, c'est une malignité insatiable qui s'attaque à tous les fondements de l'ordre aristocratique : la chevalerie, la guerre, la famille, le mariage arrangé, le serment vassalique. La caution religieuse de cet ordre n'est pas épargnée, non plus que les petites gens qui en subissent l'arbitraire. Bref, tout et tout le monde y passent. Trois tabous sont même abordés de front, si l'on ose dire : la sexualité féminine, l'homosexualité et la zoophilie.*

*Les actions de Trubert relèvent d'une forme de terrorisme axiologique tous azimuts qui explique peut-être qu'on ne dispose à ce jour que d'un unique manuscrit<sup>3</sup> et que l'enlumineur n'ait réalisé que cinq lettres historiées, quand tant d'autres scènes eussent été amusantes à représenter. En l'absence de blancs ou de décrochés suggérant que l'enlumineur, le copiste et le commanditaire avaient prévu davantage d'illustrations, force est d'admettre qu'ils se sont entendus pour ne pas pousser le bouchon trop loin. On voulait bien se faire*

3. Le manuscrit français 2188 de la Bibliothèque nationale.

*des frayeurs avec quelques jets de soufre mais pas risquer d'empuantir toute la Chrétienté.*

*Le lecteur, plus comparse que compagnon, sait assez tôt qu'il suit un petit démon jouisseur, un trickster jungien comparable en bien des points à Renart ou au Tristan de la forêt du Morois<sup>4</sup>. Le Roman de Renart est un des modèles les plus évidents de notre fabliau. Le goupil et Trubert sont l'un et l'autre des experts du déguisement. Pour Trubert, le premier déguisement est le qualificatif de nice attaché à sa jeune personne au début du poème, qualificatif vite démenti par ses agissements. Nous sommes prévenus : l'apprentissage chevaleresque de Perceval ne sera pas rejoué ici. Le nice n'a pas grand-chose à apprendre. S'il connaît bien le monde qu'il perturbe, c'est qu'il est né rusé et faux. La dissonance entre sa nature apparemment simple et son comportement artificieux nous avertit d'emblée de nous défier des analogies faciles. Trubert n'est homme sauvage qu'à demi. La forêt est la matrice où il ressource sa ruse, mais la cour l'attire irrésistiblement. La raison en est que la bêtise, sous des dehors policés, y a sa résidence ordinaire. Comme Renart, Trubert appartient à la troupe des héros négatifs. C'est un chevalier noir qui gratte de sa lance le vermeil clinquant des armures ancestrales, car la gloire n'est trop souvent que du sang coagulé en lumière.*

*C'est peu de dire que ce fabliau ne ménage pas les puissants. L'effort continu de générations de clercs pour asseoir la loi du plus fort sur un socle d'éternité paraphé par Dieu y est subverti d'une manière peu commune. Trubert rem-*

4. Nancy Freeman-Regalado, «Tristan and Renart : Two Tricksters», *L'Esprit créateur*, 16, 1976, p. 30-38.

*place Dieu par le Désir. Il suffit d'un déguisement et d'une caresse pour rendre égaux tous les hommes devant le Désir. Le désir d'aimer comme le désir de nuire. Trubert satisfait les deux : le désir d'aimer sans fausse pudeur, le désir de nuire sans garde-fous. Trubert est un phénomène, une détonation, au propre comme au figuré, qui renverse les murailles de l'apparence. Ses outrances verbales et sa violence criminelle pourraient le désigner comme un repoussoir absolu, un salaud impropre à susciter notre sympathie. Notre poème serait alors un apologue censé prévenir la noblesse contre un excès de bienveillance à l'égard des vilains en général. Ce serait oublier que Trubert, supertransfuge de classe, agit seul, pour son propre compte, comme le rappelle Guy Raynaud de Lage, qui conteste l'interprétation qui tend à en faire un Robin des Bois français<sup>5</sup>. Sa jacquerie personnelle est dirigée principalement contre le duc Garnier et le roi Goliath, mais elle fait aussi des victimes collatérales parmi ses voisins de palier, le marchand ou la paysanne rencontrés en chemin.*

*Trubert est individualiste, c'est entendu. Cependant, dans la mesure où le Désir, qui est son Dieu, est aussi le Dieu secret de tous les hommes, il embrasse l'universel en y sacrifiant. Dans une société à la fois verrouillée et étroitement solidaire, ses nombreuses allées et venues ne peuvent produire que des appels d'air, fussent-ils nauséabonds. On peut déplore, si l'on est un tant soit peu renseigné sur les valeurs chrétiennes alors promues, qu'il lui faille mortifier son prochain pour exister, mais nous, modernes, serions malavisés de lui en faire le reproche. D'autant que cet anti-héros manifeste*

5. Douin de Lavesne, *Trubert*, Paris-Genève, Droz, 1974, Introduction, p. XX.

*un courage certain dans son obstination à flétrir l'amour-propre des princes de ce monde. À ce courage se joignent des élans de générosité dont le plus inattendu, sans doute, est celui sur lequel se ferme le fabliau et qui a fait dire à quelques critiques, embarrassés par un tel retournement, que nous aurions affaire à un poème inachevé. Inachevé, Trubert? Non. Trubert finit bel et bien, mais sa fin reste ouverte. Du point de vue du héros, elle se présente comme une passation de relais au sexe dit « faible », qui se rebiffe à travers lui ; du point de vue du lecteur, elle se présente comme une invitation à relire l'œuvre pour y trouver les signes avant-coureurs d'un tel dénouement.*

*La parodie, dans Trubert, n'est pas qu'une distraction pour amateurs cultivés. Elle habille une satire au vitriol sur ce XIII<sup>e</sup> siècle français dont on retient saint Louis pour ne pas voir Philippe le Bel. Raynaud de Lage a montré ce que cette satire doit aux classiques du fabliau, Gombert et les deux clers pour l'équivoque sur l'attribution des performances sexuelles, Berangier au Lonc cul pour le travestissement chevaleresque<sup>6</sup>. La charge, néanmoins, est plus profonde qu'il y paraît. Trubert est un truand parmi les barons<sup>7</sup>. Il se comporte en truand à leur égard parce que ceux-ci se comportent en truands à l'égard de leurs sujets, que bien souvent ils violentent pour des crimes imaginaires et trompent avec la même impudence pour dissimuler leurs erreurs d'appréciation. Au rituel nobiliaire, rituel d'écrasement des inférieurs, Trubert n'oppose pas un bête rituel d'abaissement des*

6. Introduction, p. XXIII.

7. Par son nom même, il emprunte à la fois au truand (*truant*) et au baron (*ber*, au cas sujet singulier).

*supérieurs. Ses mises en scène violentes exposent avant tout le fond de bassesse inhérent à toute grandeur. On n'abaisse pas un fond. C'est la superstructure qu'il faut effondrer. Le bâton n'est pas de trop pour y parvenir. Le bâton, c'est l'arme du pédagogue. Trubert en est un, redoutable. Son indignation (simulée?) devant un crucifix géant sur la traverse duquel il croit voir agoniser un pauvre type vaut sermon à l'adresse de tous ces chrétiens prétendus qui, habitués par l'art à la vision horrifique du Christ souffrant, ne s'étonnent plus de voir un homme, larron ou pas, se balancer au mât du gibet seigneurial. L'image sculptée d'un Dieu crucifié ne suffit pas à rappeler les hommes à leur devoir de charité? Qu'à cela ne tienne. Trubert s'arrange pour qu'un innocent de noble extraction soit pendu à sa place. La potence reconduit la croix, qui fait de nouveau signe.*

*Notre anti-héros pourrait passer pour un ingrat, lui qui, même quand il n'a pas motif de se plaindre, le duc s'étant montré généreux, le remercie en le bâtonnant, en le barbouillant de merde ou en lui servant de honteux abats. Au vrai, ce n'est pas tant Trubert qui est ingrat que son avatar illustre du moment, Trubert-charpentier, Trubert-médecin ou Trubert-chevalier. Sont dénoncés, par ce jeu de masques de qualité croissante, les dons d'étalage qui flattent le donateur autant que le bénéficiaire, et récompensent indûment, sur la foi du seul renom que ce dernier se prête, un service encore hypothétique. L'ingratitude de Trubert donne le juste prix des valeurs sur lesquelles se fondent les échanges au sommet. Elle n'est pas sans nuance, du reste. Quand c'est une femme qui se donne et qu'il l'apprécie, Trubert se donne en retour, sans retenue, car le sexe ne ment pas, même s'il arrive qu'on se fourvoie sur les personnes et sur les sexes... La sagesse de l'amour, voilà sa philosophie. Amour physique, bien sûr,*

*amour fou, mais tout le monde n'est pas pur poète. Alors, certes, c'est folie de croire, comme Trubert, qu'on peut rendre aimable une sœur mal vêtue en la parant d'une pelisse, mais n'est-ce pas également folie de croire qu'on fait l'éducation sexuelle d'une pucelle en lui apprenant à débiter de belles formules courtoises ? C'est par le plaisir qu'on procure, dans le dialogue brutal et vorace des chairs mises à nu, qu'on touche et qu'on se rend touchant. Telle est la leçon de sagesse et de folie que délivre Trubert dans ses rapports avec l'autre sexe, un sexe pas si faible que cela. Le lit est son confessionnal. Il y entend la confession de femmes frustrées et désirantes, et s'y confessera lui-même, au risque de tout perdre. Haut les culs et bas les masques !*

*Par ses ruses et ses mascarades, Trubert force les êtres au dépouillement. Bien que marginal, il est de son temps. Il ne peut espérer vaincre le mensonge que par le mensonge. S'il verse le sang pour parvenir à ses fins, c'est à l'exemple des chevaliers eux-mêmes qui pensent mériter le surplus courtois en trucidant leur prochain. L'évangile selon Trubert commence par ces mots, somme toute honnêtes, à y regarder de plus près : «Au commencement était la Verge.» Apprenez à jouir, nous dit-il, alors vous apprendrez à vivre. C'est là jouer Diogène contre saint Augustin.*

*On parle beaucoup dans Trubert, à tel point qu'un metteur en scène hardi pourrait aisément adapter ce fabliau pour la scène. La langue est l'ancien français, sans traits dialectaux bien marqués, signe, selon Raynaud de Lage, que nous aurions sous les yeux un texte proche de l'original<sup>8</sup>. La phrase est ramassée, hostile à la période, assez pauvre*

8. Introduction, p. X.

*sur le plan lexical, en dépit de quelques inventions heureuses, mais ô combien vivante! Nous nous sommes évertués, dans notre traduction, à lui conserver cette dynamique proche du français oral.*

*Sur Douin de Lavesne, nous n'avons pas grand-chose à dire. Le seul manuscrit de Trubert en conserve le nom. Son existence est douteuse, d'autant que si l'on rencontre bien dans la Somme les toponymes Avesne et Lavesne, rien dans la langue du trouvère ne prouve qu'il en soit originaire. L'hypothèse d'un pamphlet politique nécessitant le pseudonymat est plausible. En admettant que la forêt de Pontarlie où vit Trubert fasse référence à Pontarlier et ses environs, nous nous retrouverions non pas dans le duché de Bourgogne, satellite du royaume de France, mais dans le comté de Bourgogne, terre francophone et terre d'Empire. Cet arrière-plan germanique n'est pas pur prétexte, car le nom même de Trubert, peu répandu en France, renvoie à saint Trudbert, qui aurait vécu en Brisgau au VII<sup>e</sup> siècle, non loin de la frontière nord-est du comté. Dans notre poème, le roi Golias, souverain convoiteux, et le « duc » Garnier, souverain diminué, sont également ridiculisés. Si nous retenons les dernières années du XIII<sup>e</sup> siècle comme époque de rédaction, de copie et d'illustration du fabliau, nous abordons la période de déclin du comté de Bourgogne, au terme de laquelle celui-ci est vendu par son dernier comte palatin, Othon IV, au roi Philippe IV le Bel. On sait qu'une partie de la noblesse du comté se révolta contre la mainmise capétienne. Philippe rusa et acheta la soumission des mutins. Pourquoi ne pas envisager une petite vengeance littéraire, le comte ayant été, par prudence, changé en duc, de la part d'un commanditaire hostile à cette capitulation et vivant en exil? Vengeance d'autant plus délectable que la mise en*

*images s'est a priori faite dans la capitale de la puissance annexante.*

*Le travail d'enluminure est en effet attribué au Maître du Méliacin, illustrateur actif à Paris sous le règne de Philippe le Bel et dont l'influence s'étendait au nord et peut-être aussi à l'est de l'Île-de-France. Sont sortis de son atelier toutes sortes d'ouvrages, religieux ou romanesques, et Trubert est assurément le plus curieux d'entre eux, moins par les quelques images qu'il comporte que par ce que leur piquant laisse augurer d'une illustration qui eût été poussée jusqu'au bout. Si l'on en juge par l'absence d'autres copies et d'allusions directes dans d'autres romans ou fabliaux, le fabliau Trubert, d'une richesse et d'une complexité toutes littéraires, ne connut pas un grand succès parmi les lettrés de son époque. Mais le succès d'une œuvre ne se mesure pas toujours au bruit qu'elle fait dans les cénacles courtoisants. Le nom Trubert, comme le nom Don Juan, s'est vite vulgarisé, tombant la majuscule, au point de signifier au XIV<sup>e</sup> siècle, par antonomase, «débauché». Il n'y a pas d'autre explication à cette rémanence du personnage que la circulation sous le manteau de notre poème, sous des formats moins dangereux qu'un livre relié. C'est ainsi que le petit démon a pu continuer un temps sa carrière sous des plumes aussi illustres que celles de Guillaume de Machaut («Li uns avoit a nom Robert/ Qui n'estoit rudes ne trubert», Prise d'Alexandrie) ou d'Eustache Deschamps («Et secont fut un grant trubert», Poésies).*

*On notera, pour terminer, que Trubert figurait à la fin du XV<sup>e</sup> siècle dans la bibliothèque éclectique et ouverte à tous de l'humaniste lyonnais Pierre Sala, dont l'ex-libris apparaît au verso du folio 51, ainsi que la devise («Riens on cela»), au folio 52. Sala, qui avait longtemps servi à*

*la cour des rois de France comme écuyer et maître d'hôtel, devait y trouver certainement des raisons bien sérieuses de se distraire.*

*Tous ces éléments devraient vous convaincre de surmonter les préventions que des années de bigoterie censoriale ont entretenues dans l'esprit du public à l'égard d'un genre décrié. Notre langue n'a pas attendu Rabelais pour se libérer des entraves de la bienséance cléricale. Un fabliau peut en dire plus sur cet Autre qui parle à travers nous que dix romans courtois, indigestes dévidoirs à clichés.*

*B.R.-L.*